

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » 14 » six mois.
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations, et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
 bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
 MM. LAFFITE, HULLER, et C^{ie}, 30, boulevard de la Bastille.
 Le JOURNAL DE ROUBAIX est aussi distribué par la
 publication des annonces de Roubaix et Tourcoing, chez
 LIEB et C^{ie}, boulevard de la République, 10.

L'imprimerie du Journal de Roubaix est transférée Grande-Rue, 56.

ROUBAIX
 4 janvier 1862.

BULLETIN POLITIQUE.

Les dernières nouvelles de New-York, datées du 21, ne démentent pas les espérances conçues depuis deux jours; on croit généralement à une solution pacifique, et le *Times-Herald* va jusqu'à dire que les prisonniers seront rendus. Il y a quelque temps, personne à New-York n'aurait osé tenir un pareil langage; il faut donc espérer que le président Lincoln pourra prendre une décision indépendante de tout entraînement populaire.

Au ton adopté par les journaux américains, même les plus belliqueux, que nous apporte l'*Africa*, on peut s'assurer que les nouvelles portées en Amérique par l'*Europa* ont produit une énorme sensation de surprise d'abord et ensuite d'appréhension. Evidemment, on ne s'attendait pas à voir l'Angleterre prendre l'affaire du Trent de haute main et poser aussi catégoriquement un *casus belli*. On était tellement habitué à voir le gouvernement anglais conciliant dans tous les différends avec les États-Unis, que l'on pensait que ce nouvel outrage passerait encore comme les autres. On oubliait à New-York et à Washington que la tolérance intéressée dont l'Angleterre usait à l'égard des États-Unis, c'est-à-dire du pays qui fournissait 3 millions de balles de coton à ses manufactures, n'avait plus sa raison d'être vis-à-vis des États fédérés, qui ne lui en livrent pas une seule et qui même en ont empêché dernièrement des chargements dans les docks de Liverpool. John Bull est fier, et lorsqu'il fait semblant de ne pas ressentir un affront, c'est qu'il a d'excellentes raisons à lui connues pour cela.

En Allemagne on attribue généralement le triomphe des libéraux et des démocrates

dans les élections prussiennes à l'influence exercée par le *Nationalverein*. Ce succès a encouragé le comité directeur, qui se montre de plus en plus actif. Une correspondance particulière, adressée à l'agence Havas, nous fait connaître que le secrétaire de ce comité vient d'adresser une circulaire aux membres de l'association, pour les inviter à lui faire parvenir une statistique exacte de tous les journaux politiques qui se publient dans leur ressort et à y joindre un rapport sur les opinions que représente chaque feuille, sur les tendances qu'elle affecte dans sa propagande particulière, etc.; enfin, pour que les renseignements soient aussi détaillés et aussi complets que possibles, les membres de l'association sont invités à envoyer au comité la liste des abonnés de chaque journal.

L'escadre espagnole, portant 6,000 hommes de troupes, a quitté la Havane dans les journées des 29 novembre, 1^{er} et 2 décembre; elle a dû arriver le 8 décembre devant la Vera-Cruz. Il paraît que cette ville a été évacuée et désarmée; la population même a fui. Un service de vapeur-courriers sera immédiatement établi par le capitaine général de Cuba entre la Havane, Vera-Cruz et Porto-Rico, avec escale à Saint-Domingue.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

Quoique les nouvelles les plus récentes laissent entrevoir l'espérance d'une solution pacifique du différend de la Grande-Bretagne avec les États-Unis, l'Amirauté britannique ne ralentit pas un instant ses préparatifs dans le but de parer à toutes les éventualités, et sa sollicitude ne s'étend pas seulement sur la marine militaire, mais également sur les intérêts représentés par la marine marchande.

L'Amirauté a d'abord recommandé à toutes les compagnies des lignes à vapeur qui reçoivent des subventions pécuniaires du gouvernement d'armer leurs navires, et a offert son assistance pour organiser ses armements. La marine marchande a accueilli avec empressement ces ouvertures; elle avait déjà commencé spontanément à faire porter de l'artillerie à bord de ses vaisseaux, et l'Amirauté se dispose à lui prêter toute l'aide possible dans le

but d'instruire les matelots à la manœuvre des grosses pièces actuellement en usage. Une grande harmonie, et, il faut le dire, une grande cordialité s'est établie entre les deux marines à ce sujet, et les officiers comme les marins du commerce sont très flattés de recevoir des procédés du corps de la marine royale et de l'Amirauté. La marine de réserve est évaluée à 30,000 hommes. L'Amirauté a décidé qu'il serait établi une forte station navale à l'embouchure de la Mersey.

Un grand nombre de maisons de commerce et d'affaires Anglo-Américaines ont déjà commencé à prendre leurs mesures en prévision du conflit. Par exemple, la grande maison Baring frères et Compagnie a toujours un associé américain; on annonce que cet associé va quitter Londres et se transporter à Nice, dans le cas où la guerre viendrait à éclater. Des expéditions considérables de coton ont été envoyées de Liverpool à New-York.

Le montant des valeurs américaines consistant en bons des États, bons fédéraux, obligations des chemins de fer, actions de toutes sortes, qui se trouve en ce moment entre les mains des capitalistes anglais, atteint un chiffre gigantesque; naturellement, le destin réservé à des intérêts aussi majeurs; est le sujet des plus vives anxiétés. Il existe une stipulation dans un des plus anciens traités entre l'Angleterre et les États-Unis, par laquelle les deux gouvernements garantissent mutuellement, en cas de guerre, aux simples particuliers, leurs titres financiers souscrits par les citoyens de l'autre partie belligérante. Les autres clauses de ce vieux traité sont, il est vrai, tombées en désuétude, mais les juriconsultes anglais soutiennent que celle-là a conservé toute sa valeur. Mais, même en admettant cette interprétation elle n'aurait pour effet de couvrir que les titres du gouvernement fédéral, et à la grande rigueur, ceux émis par les États. Si la guerre vient à éclater, les obligations des chemins de fer et les différentes valeurs américaines seront probablement transférées aux banquiers des nations neutres; mais comme les actions des railways américains, comme du reste, celles des compagnies anglaises, sont enregistrées avec les noms des propriétaires, de pareils transferts deviendront très difficiles pour les derniers titres, si le gouvernement des États-Unis se résolvait à empêcher le paiement des dividendes aux sujets britanniques.

(Correspondance particulière.)

La réponse française relativement à la

vallée des Dappes refuse satisfaction à la Suisse, parce qu'il n'y a pas de violation de territoire.

Télégraphique.

L'administration des lignes télégraphiques a publié récemment les résultats obtenus par elle en 1860. Le nombre de kilomètres de lignes était, au 1^{er} janvier 1861, de 21,070, sur lesquelles lignes étaient 364 stations. Ces stations ont envoyé 711,632 dépêches, dont le produit s'éleva à 4,144,082 fr.

L'objet de ces envois est d'abord l'industrie en général (251,545), puis les affaires de famille et l'intérêt privé (210,734), les affaires de Bourse (44,131), le commerce des céréales (42,601), la publicité et les journaux (40,309), etc.

Italie.

On écrit de Turin, 31 décembre :

L'année qui avait commencé sous des auspices si favorables va se clore bien tristement. L'année en est à la Chambre qui ne s'est occupée que de vaines interpellations, et au ministère qui a perdu son temps à expédier des notes non expédiées. Le cabinet manque d'énergie et d'initiative, il faut que le ministère soit reconstruit et que la Chambre soit dissoute.

La situation du cabinet Ricasoli est de plus en plus difficile, malgré les affirmations moins sincères que tranchantes des journaux ministériels. M. Ricasoli se tient décidément à l'écart de toute combinaison qui ne serait qu'un replâtrage sans consistance. Selon lui, un changement d'hommes ne suffit plus; c'est un changement de système qu'il faut à l'Italie.

Il se confirme à Rome que le Souverain Pontife convoquera, dans le courant de mars prochain, tous les évêques de la chrétienté pour un consistoire où seront traitées diverses questions intéressant au plus haut point le monde catholique.

Amérique.

On nous assure, dit le journal le *Temps*, mais nous ne savons sur quelle autorité, que l'attorney général, la plus haute autorité judiciaire des États-Unis, s'est prononcé pour la restitution de MM. Mason et Slidell.

Ce fait serait décisif, et nous n'avons pas besoin de dire avec quelle joie nous enregistrerions la confirmation de cette nouvelle.

D'autre part, la *Presse* dit : « Qu'elle

croit devoir maintenir jusqu'à preuve du contraire, le qu'elle a avancé au savoir :
 1^o Que le Congrès de Washington ayant délibéré que les envoyés du Sud, MM. Mason et Slidell, seraient jugés comme rebelles et selon les lois du pays;
 2^o Que lord Lyons avait ordonné formel de prendre ses passeports le 20 décembre, à six heures du soir, les deux prisonniers n'avaient pas rendu à la liberté.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Madrid, 4 janvier.
 Contrairement à ce que dit l'*Europe*, on n'a jusqu'à présent, ici, aucun renseignement sur les nouvelles fortifications que Luca Vukolovich aurait fait construire sur le territoire neutre de la Sutornina.

Le renouvellement de pareilles démonstrations provoquerait de la part du gouvernement impérial les mêmes mesures qu'il a déjà été forcé de prendre à cet égard.

Si nous sommes bien informés, le dernier n'aurait d'autre but que d'assurer la liberté d'une route maritime construite et entretenue à ses frais.

L'assertion que l'Autriche aurait pris parti contre les insurgés en faveur des Turcs est gratuite. Son gouvernement qui paraît décidé à défendre ce qu'il croit être son droit contre toute attaque, ne quel que côté qu'elle arrive, ne perdrait jamais de vue les intérêts de coopération pour lesquels ses sympathies sont connues.

Berlin, 2 janvier.

Le roi a répondu aux vœux que le général de Wrangel lui a présentés pour le jour de l'an qu'il était convenu que l'armée connaissait ses sentiments pour elle. La Prusse peut attendre sans appréhension les contre-coups possibles des affaires de pays non Européens, peuvent exercer sur sa situation, son armée étant là, dévouée et sous les armes.

En réponse aux félicitations des ministres, le roi a rappelé les pertes cruelles qui avaient frappé la famille royale, en ajoutant que l'année qui venait de s'écouler avait amené bien des choses tristes. L'année qui commence, aussi apparaît sous de graves auspices; la situation de l'Allemagne et de l'Europe, la situation du monde offrant des éventualités dont le développement possible nous impose l'obligation de nous tenir prêts et d'être unis et

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
 DU 5 JANVIER 1862.

— N° 45. —

LE FILS ADOPTIF.*

CHAPITRE XVI.

LE MALADE.

Deux heures s'étaient à peine écoulées lorsqu'un violent orage, accompagné d'effroyables coups de tonnerre, vint fondre sur la ville. Bientôt le tocsin annonça que la foudre avait occasionné un incendie, et l'on ne tarda pas à savoir que c'était chez M. Adam. Jules et Adolphe, qui se trouvaient au chantier de construction, s'empressèrent de partir avec les deux pompes et tous les ouvriers de cet établissement, et arrivèrent les premiers sur le lieu du sinistre. Jules se mit en quête d'une échelle et monta sur le toit; Adolphe en fit autant, et ils dirigèrent chacun une pompe pendant que leurs ouvriers faisaient la chaîne.

Malgré la prompt arrivée des pompiers de la ville avec tout leur matériel, d'un fort détachement de la garnison et d'une foule d'habitants dévoués, l'incendie avait

pris un tel développement et acquis une telle intensité que tous les efforts réunis parvenaient à peine à le concentrer sans pouvoir l'éteindre. Le tonnerre ne cessait de gronder, et les éclairs se mêlaient aux flammes qui embrasaient l'horizon.

Clémentine, étendue sur un sofa dans une autre aile de la maison, soulevait et abaissait successivement ses paupières et portait, d'un œil sec, des regards de désespoir sur le doigt annulaire de sa main gauche, dépourvée de son alliance; car son amour pour Jules s'était réveillé plus ardent que jamais. Loin de s'effrayer de l'incendie, elle dit à sa mère, qui l'observait avec le plus profond chagrin : « Ah! si nous pouvions périr nous sous les décombres, quel bonheur ne serais-je pas ! »

M^{me} Adam tressaillit. « Tu n'y penses pas, ma fille ! L'incendie dure encore, mais ne fait pas de progrès; nous n'avons rien à craindre ici, d'autant plus que le Ciel nous envoie une pluie torrentielle. »

Et la mère et la fille, en proie des angoisses bien différentes, retombèrent dans leur morne silence. Bientôt elles en furent tirées par Adolphe, qui s'écria, en se précipitant dans la pièce :

« Le danger est passé, et c'est à Jules surtout que nous en sommes redevables; il a fait des prodiges de courage, d'habileté et de sang-froid. »

« C'est la pure vérité, dit M. Adam, qui l'accompagnait. Dieu merci, le dommage n'est pas aussi grand qu'il y avait lieu de le craindre, et personne, que je sache, n'a été blessé. »

« Voici Jules, dit M^{me} Adam, et elle courut au-devant de lui en lui tendant les bras. — Mais, reprit-elle aussitôt, comme te voilà fait; tu es mouillé jusqu'aux os;

les vêtements sont tout déchirés; dépêchetoï d'aller changer.

« Jules ! » cria une autre voix.
 Le ton dont ce mot fut prononcé lui fit oublier tout le reste; il tomba à genoux près du sofa, et des larmes coulèrent sur ses joues. — En ce moment, Adèle était oubliée.

« C'est la première fois que je le vois pleurer, dit Clémentine. Oh ! que ne puis-je en faire autant ! »
 M. Adam s'approcha, prit la main de sa fille et la posa dans celle de Jules; un rayon de joie brilla dans les yeux de Clémentine lorsque son père dit d'une voix affectueuse : « Jules, oublie ce qui s'est passé; je te nomme volontiers mon fils; sois un frère pour Clémentine. »

Des soupirs furent la seule réponse des jeunes gens.

« Comment le trouvez-vous, M. le docteur ? »

« Si tout autre m'adressait cette question, je la laisserais sans réponse; à vous seul, monsieur, je dirai sans restriction ce que je crois, car il ne peut pas être question de certitude. M. Jules... »

« Il va mourir ? interrompit M. Auguste. »

« Il est atteint d'une violente fièvre contagieuse et cérébrale, compliquée d'une inflammation de poitrine, qui ont une double cause : un refroidissement après l'incendie et ses souffrances morales. Les secours de la science ne lui feront pas faute, mais je n'oserais garantir qu'ils parviendront à le sauver. »

« Quel coup pour le cœur de M. Auguste ! »

Plus tard, en proie à une affliction profonde, il était assis au chevet du malade, qui lutait contre la mort. Une demi-obscurité régnait dans la chambre. Jules ne s'occupait pas, il ne faisait que se reposer sans cesse d'un côté sur l'autre, et ses yeux étaient brûlants. Enfin, il ouvrit les yeux et promena dans la pièce des regards égarés.

« C'est toi, Charles ? dit-il en saisissant la main de M. Auguste. Oh ! de la pitié; relève-moi de monserment. »

« Ne reconnais-tu pas ton oncle ? »

« Mon oncle... c'est Charles... mon oncle ne serait pas si inexorable... écris-lui, à elle, pour lui dire... quelqu'un dans l'antichambre... qui ?... est-ce Clémentine ? »

« C'est Adolphe. »

« Non ! »

« Quelle fièvre, quel délire ! » pensa M. Auguste.

Six jours après — il continuait de veiller seul dans la chambre du malade — au premier coup de onze heures du soir, il s'approcha doucement du lit de Jules, et voyant qu'il avait les yeux fermés, il lui posa la main sur le bras.

« Adèle ! » s'écria Jules.

« C'est moi, ton oncle Auguste. »

« Oui, oui, je le crois. Vous êtes infatigable. »

« Prends ceci, Jules, dit M. Auguste, lui présentant une potion. »

« A quoi bon... pourquoi ? » répondit-il les yeux hagars, en repoussant doucement la cuiller.

« Pour me faire plaisir. »

« Alors, donnez. »

« Te sens-tu un peu mieux ? »

« Non. Comment se trouve Clémentine ? Elle est malade aussi. »

« Elle n'a qu'une légère indisposition. »

« Mais moi, je suis dangereusement malade ? »

« A le parler franchement, ta maladie est assez grave. »

« Je le sens, répondit-il avec le plus grand calme. Ah ! si un jour Clémentine et Adolphe... pourvu que je ne sois détreuit leur bonheur ! Oncle, priez M. Adam de me venir voir demain. »

« Volontiers, mon ami ! »

« Autre chose encore : j'ai bien le droit à présent de voir Adèle... elle se refusera pas à son ancien fiancé montrant un regard amical en compensation des souffrances qu'elle lui a fait endurer. »

« Adèle a le cœur bon et généreux, mais elle est bien loin d'être comme tu sais. De la patience donc, je te prie d'écrire. »

« De la patience ! » répéta Jules d'un ton déchirant, et il se jeta du côté du mur.

CHAPITRE XVII.

JULES RELÈVE D'UN SERMENT.

Une après-midi, Adèle était plongée dans ses réflexions pendant que la petite Aline, qui jouait à ses pieds, sautait dans un monologue, du côté à l'aise, selon l'habitude de l'enfance. Aline était toute au présent, et Adèle au passé; elle ne s'occupait ni l'une ni l'autre de l'avenir, celle-ci parce que ses espérances avaient fait naufrage, et celle-là grâce à l'heureuse indifférence de son âge.

Tout à coup M^{me} Martinez entra et dit à Adèle : « Voici deux lettres pour toi. »

(*) Reproduction interdite.